

Rôle de la petite enfance dans l'édification de la personnalité humaine [suite]

Autor(en): **Busemann, A. / Epiney-Burgard, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **85 (1956)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040486>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rôle de la petite enfance dans l'édification de la personnalité humaine *

(suite),

par A. BUSEMANN, professeur à l'Université de Marbourg,
traduction de G. EPINEY-BURGARD,
agrégée de l'Université de France

II. Afin de définir plus clairement ce que l'enfant — être social — doit apprendre et acquérir par lui-même, précisons que le comportement de l'animal envers d'autres êtres vivants est réglé par des instincts, alors que notre propre attitude envers les *personnes* est soumise à des règles d'une autre nature. *L'édification du monde des objets et des personnes fait naître de nouvelles possibilités et de nouvelles obligations en ce qui concerne la prise de conscience et l'action ; ces forces nouvelles doivent être subordonnées les unes aux autres, tout comme les impulsions du domaine purement biologique.* Cette hiérarchie peut s'organiser — et ici nous recueillerons les acquisitions les plus valables de la psychologie des profondeurs — chez le petit enfant, dans la mesure où il fait partie d'une famille complète et structurée. Certes, la vie de la famille humaine est, à l'étage inférieur, soumise à la loi des instincts et des pulsions, et ce soubassement est mis à jour au détriment de l'enfant, lorsque s'écroule l'étage supérieur, moral et mental, de la famille. Mais, dans les cas normaux, c'est-à-dire dans cette vie familiale à laquelle l'homme est destiné, à la communauté régie par l'instinct se superpose l'expérience du Nous, grâce à laquelle *l'amour* maternel prend le pas sur *l'instinct* maternel. Il s'en distingue essentiellement et par la façon subjective de vivre l'événement, (par exemple lorsque l'amour maternel survit à la mort de l'enfant, ce qui, biologiquement, est absurde) et, d'autre part, par les conséquences de cette prise de conscience pour le comportement ultérieur de l'enfant. L'enfant ne *reçoit* pas seulement les *soins*, mais il *éprouve l'amour* que lui porte sa mère ; cela se manifeste par un sentiment de sécurité qu'il éprouve auprès d'elle et le sentiment d'une dépendance. Cette sécurité foncière est la base de toute « assurance » ultérieure, aussi bien l'assurance de l'enfant qui s'appuie sur la famille, que la confiance en soi de l'adulte qui s'amorce et se fortifie durant l'adolescence. Une action adaptée aux objets et aux personnes pré-suppose un sentiment d'assurance aux racines profondes. Toute nou-

* Cf. *Bulletin pédagogique* du 15 janvier 1956, pp. 1 et suiv. et du 15 février 1956, pp. 24 et suiv.

velle situation, en effet, est une excitation pour l'organisme. Chez l'animal, le mécanisme de l'instinct veille à ce que cette excitation se décharge d'une façon qui réponde à la nouvelle situation, c'est-à-dire qu'elle se transforme en réflexe de fuite, d'attaque, de nutrition. Les ressources de l'instinct ne font pas défaut à l'homme, nous l'avons dit, et c'est pourquoi un homme normalement constitué, dont l'instinct est « sûr », peut aussi agir parfois instinctivement à bon escient, quand il court par exemple un grave danger. Mais, la plupart du temps, l'homme a besoin, pour se comporter adéquatement à la situation nouvelle, de *saisir avec assez d'exactitude le nouvel état de choses qui se présente sous la forme d'un affrontement à l'objet ou à la personne*. Mais, pour ce faire, il lui faut trouver un contrepoids à l'excitation qui se manifeste en lui, et ce contrepoids est fourni par le sentiment de sécurité intérieure qu'il garde en lui depuis le temps où il était préservé de tout mal dans les bras de sa mère, sentiment qui a pu s'affirmer et se fortifier depuis.

Cette sécurité que le tout-petit ressent dans les bras de sa mère, nous pouvons en voir l'expression chaque fois qu'une personne étrangère paraît dans le champ visuel de l'enfant. On voit l'enfant se détourner, cacher son visage contre la poitrine de sa mère ; l'enfant « se dérobe ». Apparemment, l'enfant ne peut faire face à la nouvelle situation, il ne peut pas encore distinguer au premier coup d'œil la différence entre « l'ami » et « l'ennemi ». Depuis le sein protecteur de sa mère, il jette des regards furtifs vers l'étranger, jusqu'à ce qu'il se sente assez sûr de lui, pour lui découvrir son visage. Dans cette « dérobade », comme dans l'étonnement en présence d'un objet nouveau, l'élan et le recul sont encore mêlés ; comme l'étonnement, c'est une manifestation spécifique de la rencontre de l'homme et du monde, on pourrait dire même que c'est faire là l'expérience de la « transcendance » du monde. Les jeunes animaux ne connaissent point l'étonnement, ils ne se dérobent pas, ils se heurtent bien à des problèmes, mais pas à des énigmes.

Sur la base de cette sécurité fondamentale encore indifférenciée se façonnent des comportements durables en face des objets et des choses, une manière habituelle de prendre position devant des événements donnés, des notions qui dureront concernant le juste et le faux, le bien et le mal, bref les premiers éléments d'un caractère et d'une échelle de valeur correspondante, adaptée, malgré sa simplicité, aux besoins du moment, en un mot toutes les assises de la personnalité morale de demain. L'expérience de la sécurité qui fournit une base à l'équilibration des tendances chez l'enfant, n'est qu'un prélude à un échange d'énergie psychique entre la mère et l'enfant qui se poursuit pendant toute l'enfance. Si la mère éprouve le besoin de soigner l'enfant, celui-ci éprouve le besoin d'être soigné.

Au pouvoir d'affection de la mère correspond le besoin d'affection de l'enfant. Mais l'enfant a aussi quelque chose à donner : le bonheur de le voir grandir et prospérer et la réponse à la tendresse qu'est sa confiance câline. De façon analogue, la fermeté et la force du père correspondent au besoin de protection de l'enfant faible et désarmé, et la conscience de sa responsabilité en ce qui concerne l'éducation de ses enfants inspire à l'heureux père de nouvelles raisons de lutter dans l'existence. Entre les frères et sœurs, il y a aussi échange de forces, non seulement dans le domaine de la protection et de l'aide : les enfants se guident, s'instruisent mutuellement et surtout rivalisent entre eux. *Dans l'ensemble, une vie de famille réglée et heureuse réunit toutes les conditions nécessaires à l'équilibration des pulsions enfantines, sans intentions ni artifices particuliers, mais simplement par le fait que tous les membres de la famille s'apportent mutuellement ce dont les autres ont besoin, de telle sorte qu'entre eux tous s'établit une harmonie, sans même qu'on ait besoin de trop se préoccuper qu'elle corresponde au besoin d'ordre de l'âme enfantine.* C'est dans ce sens que j'ai parlé d'une « harmonie préétablie » entre les besoins psychiques de l'enfant et l'équilibration des forces psychiques de la famille¹, et j'aimerais encore affirmer ma conviction que pour cette raison, la croissance d'un enfant au sein d'une famille est un des traits humains fondamentaux. Mais n'oublions pas que, par famille, j'envisage autre chose que la satisfaction des instincts naturels, mais, comme nous l'avons vu, la totalité des expériences qui lient les membres de la famille les uns aux autres.

L'intégration de l'enfant au système de forces affectives d'une famille a pour effet, comme nous l'avons dit, de faire naître et de renforcer certaines attitudes rattachées à certaines valeurs. La première, que nous avons déjà mentionnée, est la profonde dépendance qui lie l'enfant à la mère, son refuge, celle auprès de laquelle il trouve aide et protection, la suivant partout où elle va, exécutant avec elle tous ses travaux, l'imitant en tout. S'y rattachent certaines attitudes vis-à-vis du père, des frères et sœurs, des voisins, des animaux domestiques, des plantes d'appartement, et particulièrement le sentiment d'être chez soi dans la maison paternelle, le désir d'y retourner. Le monde entier est axé sur ce point central, c'est-à-dire que l'enfant jugera et estimera choses et gens selon les normes familiales, de la cuisine maternelle à la façon de vivre paternelle. Si l'homme est pour l'homme la mesure de toute chose, c'est la mère qui joue ce rôle auprès de l'enfant. Comment un homme peut-il devenir quelqu'un de bien si la source première de la sécurité intérieure, le compas de

¹ In : Geborgenheit und Entwurzelung des jungen Menschen, Aloys-Henn Verlag, Ratingen 1950.

toutes les valeurs, le point de départ de l'orientation morale lui font défaut ?

Naturellement *l'appréciation* de l'enfant par sa mère, et les autres membres de la famille, joue un grand rôle : qu'elle soit approbation de sa conduite : louange ou son contraire, le blâme. Mais louange et blâme, récompense et punition ne sont efficaces que si l'enfant ne cesse de faire partie d'une communauté familiale intacte ; ils ne doivent donc pas exclure l'enfant de cette communauté et surtout ne pas détruire chez lui le sentiment de sécurité fondamentale. Il ne faudrait pas croire en outre que la louange et le blâme peuvent, à cet âge tendre, amener l'enfant à être le maître de sa conduite ultérieure. Il faut de longues années d'apprentissage pour que le Moi puisse diriger notre âme et, dans la petite enfance, les conditions ne sont pour ainsi dire pas réalisées : en particulier, il manque à l'enfant la conscience de sa propre autonomie morale et la faculté de prévoir les éventualités qui seront la conséquence ultérieure d'une situation donnée. Pourtant, d'un autre côté, l'éducation au cours de ces années ne se réduit pas à un dressage, mais elle fait souvent appel au discernement ; il ne faut pas s'attendre toutefois, encore moins que chez l'adulte, à ce qu'un jugement exact puisse, à lui seul, produire un comportement satisfaisant. Bien que la vie familiale soit donc à la base de la personnalité morale et mentale, celle-ci a quand même besoin de se développer dans les années qui suivent. Mais il est nécessaire, même pour cette évolution ultérieure, que la famille soit complète et la vie familiale heureuse. Ces conditions acquises, les expériences formatrices se feront tout naturellement. Le sentiment de l'honneur, le désir de montrer ce dont on est capable, l'émulation entre frères et sœurs, le respect de leurs affaires personnelles, les égards pour d'autres, la réflexion au sujet de sa propre conduite, toutes ces qualités et facultés, l'enfant trouvera, au sein de la famille, au foyer de ses parents (dont l'existence est indispensable), l'occasion de les exercer, de les consolider. Si nous voulons qualifier brièvement l'ensemble de ces forces psychiques qui se situent à un niveau spécifiquement humain, au-dessus de la vie instinctive, ce ne peut être que du mot « affectivité » que nous remplissons d'un contenu psychologique précis. Ce que nous décrivons comme formation de l'affectivité dans la vie familiale n'est assurément pas une découverte, mais une notion qu'on peut définir de façon plus précise qu'autrefois, grâce aux acquisitions de la psychologie des profondeurs. C'est dans la même perspective que *Pestalozzi* et *Fröbel*, appréciant la valeur d'un gouvernement, le jugent d'après le degré de protection et les avantages qu'ils accordent à la famille. *Fröbel* songeait à émigrer aux Etats-Unis, parce que, pensait-il, la famille pouvait encore y trouver l'espace nécessaire à sa vie, tandis qu'en Europe on savait les bases

de son existence. Il y a de cela 120 ans. Que dirait *Fröbel* de nos jours, alors que la famille complète, intacte, est devenue une exception ! Pourtant, il pourrait vérifier le bien-fondé de sa thèse en face d'une misère psychologique dont son époque ne pouvait même pas se faire une idée.

En effet, point n'est besoin d'expliquer longuement que la construction d'un édifice de forces psychiques équilibrées doit être fortement compromise lorsque la famille n'est pas complète ou que la vie de famille est troublée : par exemple, dans les cas où l'enfant est illégitime, orphelin, unique, quand il vit avec des parents remariés, divorcés. Dans chacun de ces cas, la vie affective de la famille subit grand dommage. Au-delà des nécessités de l'instinct, elle ne peut plus satisfaire les besoins psychiques, lorsque le père n'a plus sa femme, la mère son protecteur, l'enfant son père, sa mère, ou des frères et des sœurs ; là où les forces psychiques ne peuvent pas trouver un exutoire en autrui, là où elles ne trouvent ni écho, ni résonance qui les amplifieraient, elles se tarissent peu à peu ou cherchent à s'épancher en dehors du cercle où elles devraient normalement exercer leur activité. Si elles ne tarissent ni ne dévient, elles subissent des déformations anormales, s'exaspèrent à un point dangereux, se mêlent aux instincts qui surgissent des abîmes de l'existence et n'offrent plus à l'observateur qu'une image fautive et trompeuse. C'est ainsi que naît le phénomène, décrit par la psychanalyse comme normal et nécessaire, de la fixation érotique et sexuelle de la fille au père, du fils à la mère, que l'enfant qui grandit doit certes refouler, mais dont le refoulement provoque (inévitablement selon la psychanalyse), une névrose ou un trouble grave du comportement, jusqu'à ce que le psychanalyste lui dévoile la cause de son mal. Certes, ces choses peuvent se produire, mais pas dans la famille complète, organisée et heureuse : dans les familles détruites, désorganisées et malheureuses, et elles prouvent qu'une personnalité psychiquement saine ne peut être issue que d'une famille psychiquement saine. Le fait que les familles « idéales » ne soient assurément pas nombreuses ne change rien à ces constatations. Les lois fondamentales de la vie humaine impliquent la croissance de l'homme dans une famille qui, de son côté, soit conforme à ces lois. Voilà pour l'homme une tâche immense, mais, si nous pouvons l'ignorer, il nous est impossible d'en supprimer les exigences réelles. L'expérience montre, de façon irréfutable, que tout dommage subi par la famille se révèle dans les enfants : ils n'accèdent pas à la personnalité adulte qu'ils devaient réaliser.

Dans d'innombrables cas où le comportement des enfants attirait l'attention d'une façon ou d'une autre, nos recherches ont abouti à la découverte de troubles familiaux. Même chez l'enfant psychiquement sain, les circonstances sus-mentionnées pourraient être à

la base, et, souvent sont effectivement à la base de toutes les *difficultés d'éducation* imaginables. Je ne citerai que les cas rencontrés sans cesse par le conseiller pédagogique :

1. L'enfant *anxieux*, timide, tranquille, qui ne fait que chuchoter, ne parle qu'à des personnes bien connues de lui, ou se tait tout à fait ; il cherche la solitude, passe parfois pour menteur, vole parfois, est capable en tout cas de toutes les sournoiseries.

2. L'enfant *agressif*, insolent, bruyant, qui emploie des gros mots, est toujours prêt à donner des coups, à lancer des pierres, etc. ; il craint les adultes qui sont plus forts que lui, sans leur obéir ; il a souvent très tôt maille à partir avec la police.

3. L'enfant *impulsif*, incapable de freiner son désir de jouissance sensuelle, gourmand, avide, passionné de cinéma, fumeur précoce.

D'où proviennent ces types de troubles caractériels ? La fuite ou l'agression sont les deux façons de réagir instinctivement et non raisonnablement à des situations nouvelles. L'enfant qui n'a pu équilibrer ses forces psychiques parce que la vraie vie familiale lui avait fait défaut, ne peut dépasser ce niveau primitif, et dominer par d'autres moyens les problèmes posés par la vie. Selon les circonstances particulières et la constitution, le caractère de l'enfant subira les altérations décrites ci-dessus sous les numéros 1 et 2. Le type 3 résulte de l'étiollement de la vie affective, car chez l'homme en bonne santé, les exigences de l'instinct doivent, avant de se traduire en actes, traverser la zone où s'équilibrent les forces psychiques et là, être modelées et domptées d'une manière qui atteste la soumission aux forces affectives, avant tout à ces forces issues de l'attachement aux autres membres de la famille. Mais si, faute d'une vie familiale, l'enfant ne peut subordonner ses tendances affectives les unes aux autres, les instincts sensuels s'imposent sous une forme brute et brutale, ils restent grossiers et bestiaux et ne sont pas sublimés conformément à la dignité humaine.

En écrivant ce qui précède, nous avons pensé avant tout à l'enfant qui, de prime abord, s'est vu refuser la vie dans une famille organisée, à l'enfant trouvé, par exemple, qui, entre 1943 et 1946, nourrisson sans défense, avait survécu à la perte de sa famille et qui, depuis, avait passé de main en main, en importun que personne n'avait aimé. Ces mêmes traits, nous les retrouverons chez l'enfant qui, au cours de sa petite enfance, a été arraché au sol nourricier de la vie familiale, par la mort ou la dispersion des siens, de même chez l'enfant dont la famille a été désorganisée par la mort de la mère ou du père. Dans tous ces cas, l'édification déjà amorcée d'attitudes liées à des valeurs et de comportements adaptés à la situation se disloque, son fondement a été sapé : la sécurité foncière incontestable et par là presque inconsciente apportée par l'amour des parents. A sa place

s'établit un mode de comportement plus primitif, au niveau des pulsions instinctives, qui est une réaction à des situations non assimilées, vécues de façon purement émotives, ou bien encore, explosion irrépressible du désir élémentaire de jouissance.

Cet état peut encore se prolonger, alors même que l'enfant n'a plus la moindre raison de se sentir en danger et, qu'au contraire, des gens bienveillants prennent soin de l'enfant traumatisé. Il faut l'aider de façon patiente et compréhensive, si on veut que s'établisse une nouvelle base de sécurité et d'attachement aux autres et pour qu'un nouvel équilibre de forces psychiques se construise sur cette assise. La sévérité et l'intimidation n'aboutiront à rien. Parfois l'entrée au jardin d'enfants rend la situation au moins plus facile pour l'enfant et la vie au milieu d'un groupe assez important d'enfants peut contribuer à dénouer des attitudes défectueuses.

Des déviations de moindre importance peuvent provenir de « situations familiales » beaucoup moins défavorables pour l'enfant que celles que nous avons mentionnées. L'enfant unique par exemple qui bénéficie de trop d'attention, de trop de soins, de trop de tendresse, est intégré beaucoup trop tôt au cercle des adultes et prend des airs de grande personne ; il est intellectuellement trop précoce et plus tard blasé, c'est-à-dire incapable de s'intéresser vraiment à quelque chose puisqu'il n'a pas eu l'occasion de rivaliser avec des frères et sœurs. Dès sa petite enfance, son être subit une telle déformation que l'entrée à l'école ne peut la faire rétrograder que rarement. Il est d'autant plus nécessaire de lui donner au jardin d'enfants l'occasion de se ranger aux exigences de la vie avec d'autres enfants. A l'extrême opposé, se trouve l'enfant sans parents ; il est en général, l'objet de trop peu d'attention, de soins et de tendresse, pour cette raison, il se replie sur lui-même et recherche précocement dans le plaisir sexuel (onanisme) une compensation au manque de joie que donne l'affection ; il est retardé intellectuellement et méprisé par les compagnons de son âge à cause de son aspect mal soigné. La fille unique au milieu de frères, le garçon seul au milieu de sœurs sont désavantagés, car les enfants d'un même sexe se stimulent beaucoup plus mutuellement que les enfants du sexe opposé. De même qu'un garçon ne fera pas la course avec une fille, de même il ne sera pas impressionné si on lui propose la sagesse d'une sœur comme modèle et comme exemple. La place qu'occupe un enfant parmi ses frères et sœurs peut également avoir son importance. L'aîné est invité souvent beaucoup trop tôt à aider sa mère, tandis que le plus jeune est souvent traité trop longtemps en bébé. Entre les deux, les autres enfants se font remarquer souvent par un désir insatiable de monter, et par un sentiment d'insécurité incurable. Dès la petite enfance, les effets de la situation familiale se manifestent habituellement et

posent à la jardinière d'enfants des problèmes éducatifs chaque fois différents. Trop souvent, des traits de caractère plus ou moins fâcheux resteront à travers toute la vie des enfants dont nous avons parlé.

Notons ici que les déviations, les défauts caractériels ne doivent pas tous être imputés à un entourage (milieu) défavorable : un *défaut constitutionnel* peut en être plus ou moins responsable, voire la cause déterminante. S'il s'agit d'une diminution notable de la faculté d'élaborer les impressions et les expériences, en vue de la construction d'un monde organisé de personnes et d'objets, nous parlerons de débilité mentale. Elle peut aller de pair avec un retard dans l'élocution et la compréhension du langage parlé. Les signes de ce retard sont le bégaiement (d'origine centrale, et non provoqué par une malformation ou une paralysie des organes de la parole), la pauvreté du vocabulaire, l'inaptitude à former des phrases entières. Il y a aussi d'autres formes de débilité mentale. Si la constitution réagit par des actes excessifs à des impulsions, des situations, des événements, nous parlerons de psychopathie. Cette anomalie peut prendre plusieurs formes ; dans la petite enfance, par exemple, la colère sans bornes, d'agression ou de révolte, permet de douter de l'intégrité constitutionnelle de l'enfant. Mais, en général, l'éducateur devrait se montrer très circonspect avant de conclure à une « tare héréditaire », et même lorsqu'il a vent de quelque bruit concernant la moralité des parents de l'enfant. Non seulement parce qu'un mot à ce sujet pourrait lui attirer des ennuis, mais aussi parce qu'une constitution pathologique n'est jamais seule à provoquer les éclats de l'enfant et que les circonstances extérieures ont, elles aussi, presque toujours contribué à les provoquer. Comme l'éducateur peut, dans son domaine, influencer ces circonstances, il porte aussi sa part de responsabilité.

Que pouvons-nous faire pour aider les enfants atteints de troubles du comportement ? Dans quelle mesure le jardin d'enfants peut-il s'associer à cette tentative ?

C'est justement, semble-t-il, l'endroit rêvé où s'effaceront les traumatismes subis par l'enfant au cours des premières années de sa vie. D'emblée, on peut supposer qu'un trouble de l'équilibre psychique sera d'autant plus facile à guérir qu'il sera traité plus tôt. Cette supposition est pleinement confirmée par les expériences de la psychothérapie. Nous voici maintenant devant un problème crucial : *Comment la jardinière d'enfants peut-elle pratiquer la pédagogie curative ?*

Au premier abord semblent s'accumuler des obstacles insurmontables : la psychothérapie est un art qui exige beaucoup de compétence, de longues études et de plus, un talent assez rare. Mais des moyens plus modestes permettent peut-être d'aboutir à un résultat, lorsque le mal ne s'est pas implanté trop profondément, (comme il le serait à un âge plus avancé) et qu'en outre, on dispose pour le trai-

tement non pas de quelques heures, mais de toute la journée et ce, quelques années durant, qu'enfin l'entourage de l'enfant peut être mis à contribution, étant donné que l'enfant traumatisé grandit au milieu d'enfants en bonne santé. Ces conditions peuvent être réalisées en grande partie par le jardin d'enfants.

Si on nous demande maintenant quelle méthode nous emploierons, nous répondrons : *le jeu*.

Chaque mère sait que l'on doit donner à un petit enfant la possibilité de s'amuser, pour qu'il soit sage sans qu'on l'y contraigne. Si on ne veut pas que l'enfant fasse de bêtises ou dérange sa mère dans son travail ménager, on doit l'occuper de façon qui soit adaptée à son âge. Cela, les mères le savaient aussi il y a deux cents ans. C'est un des plus grands mérites de *Fr. Fröbel* que d'avoir reconnu que le jeu de l'enfant était plus qu'une occupation commode pour les parents. Dans l'esprit de *Schiller*, et probablement mis sur la voie par Pestalozzi, il a conçu intuitivement l'idée que *le jeu de l'enfant est l'activité dans laquelle la personnalité humaine concentre ses forces intérieures*, de telle sorte que l'adulte est le plus *lui-même* lorsque le Moi ludique de son enfance brise la contrainte de la vie sérieuse, rompt les chaînes du travail professionnel et le transporte au-dessus des obligations, ennuis et soucis de la vie quotidienne. L'homme n'est pleinement homme que là où il joue, disait *Schiller*. « Dans le ... jeu de l'enfant... se forme... non seulement le *germe*, mais aussi le *nœud* central de toute sa vie ultérieure, relativement aux qualités que nous considérons données déjà dans un germe et dans un centre, c'est-à-dire : *autonomie, individualité, personnalité de demain* », déclare *Fröbel* (1851, commentaire au 3^e don).

Depuis, la psychologie a enrichi ces idées de nombreuses observations et a découvert de nouvelles perspectives. Pour nous, le principe suivant découle de la nature du jeu : Si la personnalité psychique et mentale de l'homme normal se concentre dans le jeu de l'enfant et s'organise à partir de ce centre qu'est le Moi ludique, le jeu peut aussi rétablir l'équilibre psychique détruit, remédier à des carences, détruire certaines attitudes viciées. *Le jeu est le procédé curatif qui nous est proposé par la nature même de l'enfant pour guérir des enfants au psychisme déséquilibré.*

Le bien-fondé de ce principe est également confirmé par la psychothérapie. A cet effet, les psychothérapeutes ont mis au point et expérimenté des jeux particuliers¹. Ils ont pour principe d'offrir à l'enfant ce que la vie ne leur a pas donné : un « espace ludique » où l'enfant puisse parvenir à l'équilibre intérieur. Le rôle des jeux de pédagogie curative se manifeste de façon suivante : 1. Le jeu sans contrainte,

¹ Par exemple le Sceno-Test de M^{me} Dr VON STAABS.

mis en train par le seul don d'un jouet, *décontracte* l'attitude psychique. 2. Grâce à cette décontraction, l'enfant parvient à l'*expression* sensible des impressions qui ont pu déséquilibrer son comportement, que ce soient des événements précis « traumatismes », qui l'aient bouleversé, ou, ce qui est plus fréquent, des conditions de vie peu satisfaisantes. 3. Grâce à cela, il se crée sans contrainte un *lien psychique* entre l'enfant et l'adulte qui lui a présenté le jeu et c'est ainsi que la sécurité, la confiance, l'attachement, peuvent prendre racine, amorçant un rattachement à des valeurs.

Nombre de jardins d'enfants sont actuellement dans une situation si misérable que la jardinière ne peut certes pas s'occuper de chaque enfant atteint de troubles du comportement aussi intensément qu'un psychothérapeute pourrait le faire à sa consultation. Mais les circonstances que nous avons énumérées plus haut la servent dans une certaine mesure. Il faut, condition essentielle de sa réussite, qu'elle se consacre à l'enfant malheureux de tout son cœur et le considère sans préjugé : *il n'est si difficile à manœuvrer que parce que le monde met tant d'obstacles à ce qu'il soit un enfant et à ce qu'il devienne par là un adulte équilibré psychiquement.*

(A suivre.)

Les Etats-Unis du Brésil

Territoire : Les Etats-Unis du Brésil occupent un territoire de 8 516 037 km² (4^e rang du globe après la Russie, la Chine et le Canada). Cette étendue pèse sur le développement économique du Brésil. Il y a 3000 km. de l'embouchure de l'Amazone à la frontière péruvienne ; si l'on part en éventail de Pernambouc vers les limites opposées des Guyanes, du Vénézuéla, de la Colombie, du Pérou, de la Bolivie, du Paraguay, de l'Argentine et de l'Uruguay, les distances sont de 3000 à 4000 km.

Relief : Ce territoire est constitué par une vaste table de roches cristallines anciennes, relevée à l'est et s'inclinant doucement à l'ouest vers les plaines centrales. C'est une surface uniforme, parfois hérissée d'échines aiguës ou barrée par des escarpes raides. L'altitude n'est pas très élevée : 1600 m. au Matto Grosso, 2700 m. dans la chaîne Mantiqueira, 1200 m. dans la chaîne Espinhaço.

La grande plaine amazonienne, d'origine tertiaire et quaternaire, a 65 m, d'altitude à la frontière du Pérou ; des plaines de même origine, mais étroites, se situent le long de l'Atlantique.

Au sud du Brésil, vers l'Uruguay, des volcans anciens ont recouvert le sol de laves qui, en se décomposant, ont donné des terres violettes phosphatées, d'une grande richesse agricole.

Le centre du plateau brésilien est divisé en deux par les rivières Tocantins qui coulent vers le nord, et par le Parana qui s'en va vers le sud.

Les accidents de terrain du plateau brésilien coupent les cours des fleuves